

Alain Mabankou

Demain j'aurai vingt ans

Préface de J.M.G. Le Clézio



folio

Alain Mabanckou

Demain
j'aurai vingt ans

Préface inédite de J. M. G. Le Clézio

Gallimard

Alain Mabanckou, Prix Renaudot 2006 pour *Mémoires de porc-épic*, est l'auteur de plusieurs romans dont *Verre Cassé*, *Mémoires de porc-épic* et *Black Bazar*. Ses livres sont traduits dans une quinzaine de langues. Il enseigne la littérature francophone à l'université de Californie, Los Angeles (UCLA).

PRÉFACE

En 2005 paraissait *Verre Cassé*, un roman qui fut un événement dans le paysage littéraire de la francophonie et fit connaître à un vaste public le nom d'Alain Mabanckou. Toute mesure gardée, le livre eut pour la francophonie un retentissement comparable à celui de *Sozaboy*, du Nigérian Saro-Wiwa, pour la littérature anglaise — toute mesure gardée parce que le roman de Mabanckou était écrit dans un français classique et que le pidgin English qu'utilisait Saro-Wiwa entretient une relation constante et mieux équilibrée avec la langue anglaise que le créole et les parlers mixtes africains avec la langue française. Comme nombre de romans inspirés par la réalité de l'Afrique nouvelle — *En attendant le vote des bêtes sauvages*, de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, ou encore le célèbre *Palm-Wine Drinkard* (traduit en français par Raymond Queneau sous le titre *L'ivrogne dans la brousse*), du Nigérian Amos Tutuola —, le roman d'Alain Mabanckou puise son humour dans le fonds du conte satirique pour lequel la jeune génération née pendant ou immédiatement après les indépendances excelle. La critique et le public

dans son ensemble accueillirent avec enthousiasme les vaticinations de Verre Cassé dans son bar au nom presque célinien de *Crédit a voyage*. Bernard Pivot salua une œuvre, dit-il, «truculente, exubérante, bavarde, tonitruante, d'un comique sans retenue». Cette œuvre révélait au public un véritable écrivain, avec une histoire, un passé, un environnement littéraire, depuis ses premiers recueils de poésie et ses premiers textes romanesques, *Bleu blanc rouge* en 1998, ou *Les petits-fils nègres de Vercingétorix* en 2002, et donc elle promettait un avenir.

Demain j'aurai vingt ans est la matérialisation de cette promesse. C'est un roman, ou un récit à la première personne, qui nous fait pénétrer à l'intérieur de l'âme d'un jeune enfant, Michel, né, bercé et éduqué par cette Afrique qui a à peu près son âge (et celui de l'auteur), où tout est en train d'être inventé, réinventé, recomposé, dans le chaos apparent d'une société prise entre la nostalgie du passé colonial et l'espoir de la liberté, ou plutôt sans doute entre l'illusion d'une sagesse ancestrale et le cynisme de la réalité quotidienne. Le lecteur qui s'intéresse à cette Afrique réelle (rien à voir avec les récits exotiques des explorateurs du xx^e siècle, ni avec les supposées profondeurs philosophiques des gourous du panafricanisme) pensera à d'autres chefs-d'œuvre de l'anglophonie, à *Things Fall Apart* (*Le monde s'effondre*), du Nigérian Chinua Achebe, ou au fameux *Aké*, du Nigérian Wole Soyinka, qui met en scène un petit garçon du même âge que Michel.

Alain Mabanckou nous fait voir son monde par les yeux naïfs et attentifs d'un enfant, et ce qui nous capture et nous émeut est le regard qu'il

porte sur les délires et les contradictions de la société postcoloniale tout entière à travers le cercle familial : le capitalisme débridé qui s'est revêtu des oripeaux de la lutte marxiste, la cupidité des riches sentencieux, ou l'absurde nostalgie du mythe des «condamnés de la terre». Ce Congo-Brazzaville qui devient tantôt le Vietongo, capitale Mapapouville, tantôt le quartier Trois-Cents de *Verre Cassé*, ou Pointe-Noire du bavard Moki, ou même, comme dans *Mémoires de porc-épic*, ce pays d'eau où poussent les grands baobabs chers à Saint-Ex.

Le pays des tyrans domestiques est aussi celui des tyrans politiques, ministres, présidents, immortels, qui sont pour le petit Michel des reflets à peine exagérés de sa propre famille. La vie quotidienne est le théâtre des trahisons et des règlements de comptes, c'est aussi le terrain de jeu préféré de l'humoriste. Mabanckou excelle à nous faire partager le bruit de cette vie, les moqueries, les ridicules, la force des femmes au physique comme au moral, mais aussi la douleur d'un enfant qui découvre la trahison de sa mère, sa nostalgie pour ses sœurs jamais nées, Sœur-Étoile et Sœur-Sans-Nom, sa tendresse pour Caroline, une compagne de jeux qui devient son premier amour. Dans le brouhaha de la vie populaire, chaque instant, chaque parole est lourd de conséquences, et au même moment rien n'est sérieux — comme l'indignation de tonton René qui décroche du mur de son salon le portrait de Victor Hugo lorsqu'il découvre que l'illustre écrivain a prononcé ces paroles définitives (reprises comme on le sait par un contemporain) : «Quelle terre que cette Afrique ! L'Asie a son histoire, l'Amérique a

son histoire, l'Australie elle-même a son histoire ; l'Afrique n'a pas d'histoire. »

Michel, le jeune héros du roman de Mabanckou, vit une aventure somme toute banale, celle de la découverte de la vie, les chagrins, les émotions et les ruses qui préparent au métier d'homme. Ce qu'il découvre n'est pas spécifiquement congolais, ni même africain (même si cette société hybride dessille plus vite les yeux). C'est la réalité des adultes, souvent égoïstes et immatures, toujours dérisoires. Comme tous les enfants du monde — on se souviendra du regard noir d'une fillette en train d'observer ses parents qui s'entredéchirent, dans un roman de Colette —, le jeune Michel doit trouver sa place, entre malice, rire et désespoir. Seule la jeunesse lave les affronts du passé et guérit des menaces futures.

Gageons que le petit Michel rejoindra durablement, dans notre mémoire romanesque, le Holden Caulfield de *L'attrape-cœurs*, de J. D. Salinger, ou l'inoubliable Mille Milles du *Nez qui voque*, de Réjean Ducharme.

J. M. G. Le Clézio

Pour ma mère Pauline Kengué — morte en 1995

Pour mon père Roger Kimangou — mort en 2004

À Dany Laferrière

Ce qu'il y a de plus doux
Pour un chaud cœur d'enfant :
Draps sales et lilas blancs

Demain j'aurai vingt ans

TCHICAYA U TAM' SI,
Le Mauvais Sang,
éd. P. J. Oswald, 1955.

Dans notre pays un chef doit être chauve et avoir un gros ventre. Comme mon oncle n'est pas chauve et n'a pas de gros ventre, quand tu le vois c'est pas tout de suite que tu peux savoir que lui c'est un vrai chef avec un grand bureau au centre-ville. Il est « directeur administratif et financier ». D'après maman Pauline, un directeur administratif et financier c'est quelqu'un qui garde tout l'argent de la compagnie et c'est lui aussi qui dit : Toi je t'embauche, toi je t'embauche pas, toi je vais te renvoyer dans ton village natal.

Tonton René travaille à la CFAO, la seule compagnie qui vend les voitures à Pointe-Noire. Il a un téléphone et une télévision chez lui. Maman Pauline pense que c'est trop cher pour rien ces choses-là, que ça ne sert pas de les avoir puisque avant les gens vivaient mieux sans ça. Pourquoi mettre le téléphone à la maison alors qu'on peut aller téléphoner à la poste du Grand Marché? Pourquoi la télévision alors qu'on peut écouter les informations à la radio? En plus les Libanais du Grand Marché vendent les radios à un prix qu'on peut discuter. On peut aussi payer en plusieurs fois si

on est fonctionnaire ou si on est directeur administratif et financier comme mon oncle.

Souvent je me dis que tonton René est plus fort que Dieu qu'on adore dans les prières le dimanche à l'église Saint-Jean-Bosco. Dieu on ne L'a jamais vu, mais on a peur de Sa puissance comme s'Il pouvait nous gronder ou nous frapper alors qu'Il habite très loin, là où aucun Boeing n'arrivera jamais. Si on veut Lui parler il faut aller à l'église et c'est le prêtre qui va Lui transmettre nos messages qu'Il lira s'Il a un peu de temps car là-haut Il est débordé matin, midi et soir.

Or tonton René est contre l'Église et il dit chaque fois à ma mère :

— La religion c'est l'opium du peuple !

Maman Pauline m'a expliqué que si quelqu'un te traite « opium du peuple » il faut que tu fasses la bagarre tout de suite parce que c'est une insulte grave et que tonton René ne peut pas utiliser un mot très difficile comme « opium » juste pour rire. C'est depuis ce temps que lorsque je fais des bêtises maman Pauline me traite « opium du peuple ». Moi-même, dans la cour de récréation, quand certains camarades m'embêtent trop je les traite « opium du peuple » et on se bagarre à cause de ça.

Mon oncle prétend qu'il est communiste. Normalement les communistes sont des gens simples, ils n'ont pas la télévision, le téléphone, l'électricité, l'eau chaude, la clim et ils ne changent pas de voiture tous les six mois comme tonton René. Donc je sais maintenant qu'on peut aussi être communiste et riche.

Je crois que si mon oncle est dur avec nous c'est parce que les communistes ne rigolent pas avec l'ordre à cause des capitalistes qui volent les biens des pauvres condamnés de la Terre, y compris leurs moyens de production. Comment alors ces pauvres condamnés de la Terre vont vivre de leur travail si les capitalistes sont les propriétaires des moyens de production et mangent tout seuls dans leur coin les bénéfices au lieu de les partager moitié-moitié avec les travailleurs ?

Quand mon oncle est très en colère, c'est contre les capitalistes, pas contre les communistes qui doivent s'unir parce qu'il paraît que bientôt il y aura la lutte finale. C'est en tout cas ce qu'on nous apprend aussi à l'École populaire pendant les cours de Morale. On nous dit par exemple que nous sommes l'avenir du Congo, que c'est grâce à nous que le capitalisme ne gagnera jamais cette lutte finale qui va arriver. Nous sommes le Mouvement national des pionniers. Nous les enfants, nous sommes d'abord des membres du Mouvement national des pionniers et plus tard nous serons des membres du Parti congolais du travail, le PCT, peut-être même qu'il y aura parmi nous le futur président de la République qui va commander aussi le PCT.

Voilà maintenant que moi Michel je parle avec les mots de mon oncle on dirait que je suis un vrai communiste alors que non. Puisqu'il répète des mots bizarres et compliqués comme « capital », « profit », « moyens de production », « marxisme », « léninisme », « matérialisme », « infrastructure », « superstructure », « bourgeoisie », « lutte des classes », « prolétariat », etc., j'ai fini par les retenir même si de temps à autre, sans m'en rendre compte, je les mélange et

ne les comprends pas toujours. Lorsqu'il parle par exemple des condamnés de la Terre, il s'agit en fait des forcés de la faim. Ce sont les capitalistes qui les forcent à la faim pour qu'ils reviennent au travail le lendemain alors qu'on les exploite et qu'ils n'ont rien mangé hier. Donc, si les forcés de la faim veulent gagner leur combat contre les capitalistes, ils doivent faire table basse de leur passé et se sauver eux-mêmes au lieu d'attendre que quelqu'un vienne les libérer. Sans ça ils sont foutus pour de bon, ils auront toujours faim et ils seront éternellement exploités.

À table, chez tonton René, on me fait asseoir à la mauvaise place, juste en face de la photo d'un vieux Blanc qui s'appelle Lénine et qui n'arrête pas de me regarder alors que moi je ne le connais pas et que lui il ne me connaît pas. Moi aussi, comme je ne suis pas d'accord qu'un vieux Blanc qui ne me connaît pas me regarde méchamment, eh bien je le regarde droit dans les yeux. Je sais que c'est impoli de regarder les grandes personnes droit dans les yeux, c'est pour ça que je regarde en cachette sinon mon oncle va s'énerver et me dire que je manque de respect à son Lénine que le monde entier admire.

Il y a aussi la photo de Karl Marx et d'Engels. Il paraît qu'il ne faut pas séparer ces deux vieux qui sont comme des jumeaux. Tous les deux ils ont d'ailleurs une grosse barbe, ils pensent les mêmes choses au même moment et parfois ils écrivent ensemble dans un livre ce qu'ils ont pensé. C'est grâce à eux que les gens savent maintenant c'est

quoi le communisme. D'après mon oncle, c'est Karl Marx et Engels qui ont expliqué comment l'histoire du monde n'est que l'histoire des gens qui sont dans des classes, par exemple les esclaves et les maîtres, les chefs de terres et les paysans qui n'ont pas de terres, etc. Donc dans ce monde certains sont en haut, d'autres sont en bas et souffrent parce que ceux qui sont en haut exploitent ceux qui sont en bas. Mais comme les choses ont beaucoup changé et que ceux qui sont en haut cherchent à bien cacher leurs façons d'exploiter ceux qui sont en bas, Karl Marx et Engels pensent qu'il ne faut surtout pas se tromper, les différences existent encore, et de nos jours il y a maintenant deux grandes classes qui se chamaillent, qui se font la lutte sans pitié : les bourgeois et les prolétaires. C'est facile de les reconnaître dans la rue : les bourgeois ont de gros ventres parce qu'ils mangent ce que les prolétaires produisent et les prolétaires (ou les forcés de la faim) sont tout maigres parce que les bourgeois ne leur laissent que des miettes pour qu'ils se nourrissent un tout petit peu et reviennent travailler le lendemain. Et tonton René dit que c'est ça qu'on appelle l'exploitation de l'homme par l'homme.

Mon oncle a également accroché au mur la photo de notre Immortel, le camarade président Marien Ngouabi, et celle de Victor Hugo qui a écrit beaucoup de poèmes que nous récitons à l'école.

En principe un immortel c'est quelqu'un qui est comme Spiderman, Blek le Roc, Tintin ou Superman qui ne meurent pas. Je ne comprends pas pourquoi nous on doit dire que le camarade président Marien Ngouabi est immortel alors qu'on est

au courant qu'il est bien mort, qu'il est enterré au cimetière Etatolo, au nord du pays, un cimetière qui est gardé sept jours sur sept, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tout ça à cause des gens qui veulent aller faire leurs gris-gris sur sa tombe pour devenir eux aussi des immortels.

Mais voilà, il faut appeler notre ancien président « L'Immortel » même s'il n'est plus vivant. Celui qui n'est pas d'accord, le gouvernement s'occupera de lui, il sera jeté en prison et sera jugé quand notre Révolution aura fini de chasser les capitalistes et que les moyens de production vont appartenir enfin aux condamnés de la Terre, aux forcés de la faim qui luttent nuit et jour à cause de cette histoire des classes de Karl Marx et d'Engels.

Maman Pauline sait que j'ai très peur de tonton René, et elle en profite. Lorsque je ne veux pas aller au lit le soir sans qu'elle me donne un baiser, elle me rappelle que si je ne me couche pas son frère va croire que je ne suis qu'un petit capitaliste qui ne veut pas dormir parce qu'il veut d'abord un baiser de sa maman on dirait les enfants des capitalistes qui vivent au centre-ville ou en Europe, surtout en France. Il va oublier que je suis son neveu et il va bien me fouetter. Je me calme dès que j'entends ça et maman Pauline se penche vers moi, me touche juste la tête, mais ne me donne pas un baiser comme dans ces livres qu'on nous lit en classe et qui se passent en Europe, surtout en France. C'est là que je me dis que dans les livres on ne raconte pas toujours les vraies choses et qu'il ne faut donc pas croire ce qu'il y a dedans.

Si parfois je n'arrive pas à dormir ce n'est pas toujours à cause du baiser que j'attends de ma mère, c'est aussi à cause de la moustiquaire qui me gêne. Quand je me mets dedans j'ai l'impression que l'air qui entre dans mes poumons c'est le même que j'ai déjà respiré hier soir et je ne fais plus que transpirer jusqu'à mouiller le lit comme si j'avais fait pipi alors que non.

Les moustiques de notre quartier sont bizarres, ils aiment trop la transpiration, comme ça ils se collent à ta peau et ont tout le temps de bien sucer ton sang jusqu'à cinq heures du matin. En plus, lorsque je suis dans la moustiquaire, je ressemble à un cadavre, les moustiques qui tournent autour de moi sont comme des gens qui me pleurent parce que je viens de mourir.

J'ai dit tout ça à papa Roger. Oui, j'ai dit que je ressemble à un petit cadavre lorsque je suis dans ma moustiquaire, qu'un jour, si on ne fait pas attention, je vais mourir pour de vrai là-dedans et qu'on ne me reverra plus sur cette Terre car je serai déjà parti là-haut pour rejoindre mes deux grandes sœurs que je n'ai pas connues parce

qu'elles étaient trop pressées d'aller directement au Ciel. J'ai versé des larmes en racontant ça car j'imaginai comment je serais un tout petit cadavre dans un tout petit cercueil blanc entouré de gens qui sont en train de pleurer pour rien puisque si on est mort on ne revient plus, sauf Jésus qui est capable de faire des miracles, de ressusciter on dirait que la mort n'est pour lui qu'une sieste de l'après-midi.

Papa Roger s'est inquiété qu'à mon âge-là je commence à parler de la mort de cette façon. Il m'a dit que les enfants ne meurent jamais, Dieu les surveille la nuit quand ils dorment et Il leur donne beaucoup d'air à respirer pour qu'ils ne s'étouffent pas dans leur sommeil. Moi je lui ai demandé pourquoi Dieu n'a pas mis beaucoup d'air dans les poumons de mes deux grandes sœurs. Il m'a regardé avec pitié :

— Je vais m'en occuper, j'enlèverai cette moustiquaire.

Il a attendu des semaines et des semaines avant de s'occuper de cette histoire. C'est seulement hier qu'il a enlevé ma moustiquaire au moment où il est revenu de son travail. Il est allé acheter le Flytox chez un commerçant libanais de l'avenue de l'Indépendance. Normalement un moustique qui se respecte, dès qu'il entend qu'on prononce le nom Flytox dans une maison, il s'enfuit au lieu de chercher à mourir bêtement.

Papa Roger a vidé ce produit dans ma chambre pour que l'odeur dure plus longtemps. Or les moustiques de notre quartier ne sont pas des idiots qu'on peut tromper facilement, surtout qu'ils reconnaissent sur le Flytox le dessin d'un pauvre

moustique en train de mourir. Est-ce qu'ils vont accepter de se suicider comme ça sans se battre jusqu'à ta dernière goutte de sang? Ils attendent que l'odeur du produit disparaisse et ils reviennent plus tard te piquer partout parce qu'ils sont énervés à cause de la guerre que tu leur lances alors qu'ils sont comme toi, ils veulent vivre le plus longtemps possible.

Donc, même si tu pompes le Flytox partout dans ta maison, il ne faut pas chanter la victoire trop vite. À la fin c'est les moustiques qui vont remporter cette victoire et ils vont raconter ça aux autres moustiques de la ville qui ignoraient qu'ils pouvaient aussi échapper à ce produit. Les moustiques ne gardent jamais un secret comme nous les êtres humains, ils ne font que bavarder toute la nuit on dirait qu'ils n'ont rien d'autre à faire. Comme ce sont les mêmes qui tournent dans le quartier Trois-Cents et qu'ils t'ont aperçu pomper le Flytox chez toi, ils vont d'abord se promener chez les voisins qui n'ont pas ce produit et dès qu'ils ont fini avec eux ils reviennent dans ta chambre sentir si l'odeur du Flytox est toujours là. Il y a même des moustiques qui sont habitués à ce produit et qui expliquent à leurs camarades comment se protéger contre ça. Ils leur disent : «Faites très attention les gars, ça pue le Flytox dans cette maison, sauf si vous voulez mourir, pour l'instant cachez-vous dans les armoires, dans les marmites, dans les chaussures ou dans les habits.» Et ils vont attendre que tu baisses la lumière de ta lampe-tempête. Ils sont contents parce qu'ils ont compris que tu as trop peur. Si tu as trop peur, c'est que tu as beaucoup de sang bien chaud pour les nourrir pendant des semaines et que tu as voulu

le leur cacher. Lorsqu'un d'entre eux vient te provoquer, si tu cherches à l'écraser avec tes mains ou avec un contreplaqué, les autres arrivent en famille nombreuse pour t'attaquer de partout à la fois. Un petit groupe fait du bruit, un autre attaque. Et ils font comme ça à tour de rôle. Ceux qui font du bruit ne sont pas toujours ceux qui attaquent, et ceux qui attaquent sont derrière en cercle. Or toi tu es tout seul, tu n'as que deux mains, tu ne peux pas voir ce qui se passe dans ton dos, tu ne peux pas te défendre quand eux ils sont une armée bien entraînée qui veut se venger parce que tu as pensé qu'avec ton Flytox tu allais les tuer. Ça te gratte de partout, certains moustiques entrent dans tes narines, d'autres foncent dans tes oreilles et te piquent en ricanant.

Voilà pourquoi aujourd'hui je me suis réveillé avec des boutons rouges sur le corps. Quand je hume mes bras, ils sentent encore l'odeur du Flytox. Un moustique très en colère — peut-être le chef de la bande — m'a piqué au-dessus de l'œil qui est maintenant gonflé on dirait que c'est un diable qui m'a donné un coup de poing invisible. Maman Pauline m'a mis un peu de graisse de boa dessus et m'a consolé :

— Michel, ne t'en fais pas, ton œil va guérir avant le coucher du soleil. La graisse de boa, c'est avec ça qu'on me soignait quand j'étais petite. Ce soir on remet la moustiquaire que ton père a enlevée. Le Flytox des Libanais c'est n'importe quoi, il le sait pourtant.

Lorsque Caroline me regarde, je me sens le plus beau du monde. On a le même âge, mais elle, elle sait beaucoup de choses sur nous autres les garçons. Maman Pauline dit qu'elle est une fille *évoluée*. J'ignore ce que ça signifie. C'est peut-être parce que Caroline se comporte comme une vraie madame. À son âge elle met du rouge à lèvres et c'est elle qui tresse les cheveux de presque toutes les mamans du quartier, y compris ma mère. Caroline écoute aussi ce que ces grandes dames disent sur les hommes et elle est pressée d'être comme ces femmes-là qu'elle accompagne faire les courses au Grand Marché. Maman Pauline dit que Caroline peut préparer un plat de feuilles de manioc aux haricots, ce que beaucoup de grandes personnes ne réussissent pas toujours. Elle est vraiment bien évoluée.

Les parents de Caroline et mes parents sont des amis. Ils habitent au bout de l'avenue de l'Indépendance, juste avant la rue qui va vers le quartier Savon où vit tonton René. Pour venir chez nous ils n'ont qu'à marcher un peu, et nous notre maison c'est celle qui est peinte en vert et blanc au milieu de la même avenue, en face de Yeza le menuisier

qui fabrique des cercueils en pagaille qu'il aligne devant sa parcelle pour que les gens viennent choisir.

Caroline et moi on allait à l'école des Trois-Martyrs ensemble, mais maintenant elle est dans un autre établissement qui se trouve au quartier Chic. Si elle n'est plus dans la même école que moi, c'est parce que son père, monsieur Mutombo, s'est chamaillé avec notre directeur.

Je regrette beaucoup ce temps où elle descendait l'avenue de l'Indépendance, me rejoignait devant notre parcelle. On ne prenait pas les rues goudronnées parce que nos parents disaient que c'était trop dangereux à cause des voitures qui n'ont pas de frein et des chauffeurs qui boivent l'alcool de maïs avant de conduire. On évitait surtout le carrefour du Bloc 55 où ces automobiles écrasaient les gens presque tous les mois. Dans le quartier on racontait que c'était à cause du commerçant sénégalais Ousmane qui avait sa boutique juste en face du carrefour. Il paraît qu'il avait un miroir magique qui trompait les passants. Les pauvres, ils croyaient que les voitures étaient très loin, à un kilomètre, or elles n'étaient qu'à quelques mètres d'eux. Et paf, elles les écrasaient au moment où ils décidaient de traverser. On a conclu que si Ousmane avait beaucoup de clients, s'il avait plus de clients que les autres commerçants, c'était parce que les gens mouraient devant son magasin. Nous, on passait derrière cette boutique et on ne la regardait même pas parce qu'on avait peur d'apercevoir le miroir magique d'Ousmane. Parfois, lorsque j'étais derrière Caroline, elle se retournait, attrapait ma main, me secouait,

me pressait de vite marcher parce que les diables de ce miroir magique attrapaient chaque fois les enfants qui marchaient derrière.

— Michel, ne regarde pas vers le magasin d'Ousmane ! Ferme les yeux !

Je marchais vite, je ne voulais pas disparaître derrière elle. Quand on entra enfin dans la cour du vieux bâtiment peint en vert, jaune et rouge — notre école —, il fallait se séparer. Caroline allait dans la classe de madame Diamoneka, moi dans celle de monsieur Malonga. Ma main était mouillée parce que Caroline ne l'avait pas lâchée pendant toute notre marche.

Vers cinq heures du soir on revenait aussi ensemble. Elle me laissait devant notre parcelle, puis elle continuait sa route. Moi je restais encore dehors à la regarder marcher. Elle devenait une petite tache loin là-bas au milieu de la foule. Et moi je rentrais dans notre parcelle, très heureux.

Mon meilleur ami, Lounès — qui est le frère de Caroline —, préférait aller à l'école tout seul. Est-ce que c'est parce qu'il ne voulait pas marcher à côté de sa sœur ? Je crois que c'était pour nous montrer qu'il était le plus grand, qu'il était dans la même classe que les grands. Maintenant il va au collège où on apprend des choses encore plus difficiles que celles qu'on enseigne à l'école primaire. Comme il est au collège des Trois-Glorieuses, moi je ne veux pas aller ailleurs que dans ce collège quand j'aurai mon certificat d'études primaires. Ailleurs, il faudra se faire d'autres amis. Moi j'aime Lounès, et je crois qu'il m'aime aussi.

Le père de Caroline et de Lounès boite de la jambe gauche, et les gens rigolent quand il passe dans la rue. C'est pas gentil de se moquer de monsieur Mutombo car c'est pas lui qui a dit à Dieu : Moi je veux boiter toute ma vie. Il est né comme ça, et quand tout petit il a essayé de marcher, sa jambe gauche était plus courte que sa jambe droite ou alors c'est sa jambe droite qui était plus longue que sa jambe gauche.

À bien voir, monsieur Mutombo peut arrêter de boiter s'il le veut, il n'a qu'à porter des chaussures Salamander qui ont des talons tellement hauts que si un Pygmée les porte il va ressembler à un gratte-ciel de l'Amérique. Je pense que c'est pas une solution puisque la jambe droite montera encore plus haut et la jambe gauche qui est malade ne pourra pas être à la même hauteur. Sauf s'il coupe un peu la semelle droite de sa chaussure, mais là encore on va se moquer de lui puisque ses chaussures ne seront plus à égalité. La seule solution c'est que le jour où il va mourir il demande à Dieu de le ressusciter avec des jambes normales parce que quand Dieu a déjà fabriqué un être humain et qu'Il l'a envoyé dans notre monde à nous, c'est fini, Il ne revient plus sur Sa décision sinon les gens ne vont plus Le respecter. En plus, ça voudrait dire que Dieu est capable de Se tromper comme nous autres. Or on n'a jamais vu ça dans ce monde.

Monsieur Mutombo est un homme très honnête, et c'est papa Roger qui parle comme ça de son ami. Il s'occupe bien de Lounès et de Caroline. Il les emmène au cinéma Rex où ils ont déjà vu des films comme *Les Démolisseurs*, *Le Bon, la Brute et le Truand*, *Les Dix Commandements*, *Samson et Dalila*,

Les Dents de la mer, La Guerre des étoiles et beaucoup de films indiens.

Lorsque monsieur Mutombo vient voir mon père le dimanche, ils vont dans un bar de l'avenue de l'Indépendance. Ils boivent du vin de palme, ils parlent dans la langue de notre ethnie, le bembé. S'ils restent trop longtemps dans le bar, maman Pauline me dit :

— Michel, toi tu es assis comme un idiot alors que ton père et monsieur Mutombo sont dans un bar ! Lève-toi, va donc voir s'ils sont en train de payer à boire aux jeunes filles du quartier et de les embrasser sur la bouche !

Et je cours comme une fusée, j'arrive tout essoufflé dans le bar. Je trouve monsieur Mutombo et mon père en train de boire et de jouer au damier.

Papa Roger est étonné que je sois là :

— Mais qu'est-ce que tu fais ici, Michel ? Les enfants ne doivent pas entrer dans les bars !

— C'est maman qui m'a dit de venir voir si vous payez à boire aux filles du quartier et si vous collez votre bouche sur leur bouche...

Et les deux hommes se séparent en rigolant. Moi je rentre à la maison avec mon père qui est un peu ivre. Je le tiens par la main, il raconte des choses que je ne comprends pas. Peut-être que lorsqu'on a bu on discute avec des gens invisibles que ceux qui fabriquent l'alcool ont cachés dans la bouteille et que ceux qui ne boivent pas sont incapables de voir.

Un autre dimanche, c'est mon père qui va voir monsieur Mutombo, ils vont encore boire dans un des bars du quartier, ils vont parler en bembé, ils

vont discuter avec des gens invisibles qui sont dans les bouteilles, et c'est Lounès qui ira leur dire que madame Mutombo lui a demandé de venir vérifier s'ils paient à boire aux jeunes filles du quartier et les embrassent sur la bouche.

Monsieur Mutombo est le meilleur tailleur de la ville. C'est lui qui coud les tenues scolaires de la plupart des élèves de notre quartier. Il y a des parents d'élèves qui viennent aussi d'autres quartiers lui donner des tissus pour qu'il fabrique les tenues de leurs enfants. C'est pas les clients qui manquent dans son atelier et, à la rentrée, il est toujours en retard car les gens attendent le dernier moment — souvent trois jours avant la rentrée des classes — pour déposer les tissus et obliger monsieur Mutombo à faire vite.

J'aime bien aller dans son atelier avec un tissu de mon père sur l'épaule et le voir s'en occuper parce qu'il sait que mon père n'est pas n'importe qui, c'est quelqu'un avec qui il partage le vin de palme et le vin rouge dans les bars de l'avenue de l'Indépendance.

Et puis quand tu vois l'habit que monsieur Mutombo a fabriqué, tu vas être étonné et tu vas croire que c'est un vrai prêt-à-porter qui vient tout droit d'Europe, sauf que ce n'est pas dans une nappe et que tu ne sentiras pas l'odeur agréable qu'on sent sur les habits d'Europe car cette odeur-là ne vient que d'Europe et les Blancs sont tellement malins qu'ils nous cachent bien leur secret pour qu'on continue aussi à aimer et à porter leurs habits dans notre pays même si ça coûte plus cher.

Le jour où j'ai dit à ma mère que madame Mutombo était une grosse femme comme une femelle d'hippopotame qui est enceinte, elle m'a tiré les oreilles et m'a expliqué que si une femme est grosse c'est parce qu'elle a aussi un gros cœur, et le cœur de ceux qui aiment les autres est toujours gros. J'ai pensé alors à la mère de Jérémie, un camarade de classe que je n'aime pas parce qu'il est trop intelligent et finit toujours deuxième de la classe, juste après l'Angolais Adriano. La mère de Jérémie est très grosse et très méchante, et elle insulte les autres mamans du quartier.

Ma mère avait compris ce que moi je pensais. Elle m'a dit :

— C'est vrai, toutes les grosses femmes n'ont pas le cœur gros comme madame Mutombo. Je sais que tu penses à la mère de Jérémie, mais ce n'est pas la même chose.

Lorsque madame Mutombo vient voir maman Pauline, elle nous rapporte des beignets et du jus de gingembre. Moi je n'ai pas envie de manger ces beignets parce qu'il y a trop d'huile dedans. Je ne veux pas boire son jus de gingembre parce qu'il pique au milieu de la gorge et tu finis par aller dans les toilettes où même si tu pousses très fort pendant une heure rien ne va sortir.

Mais maman Pauline me gronde aussitôt :

— Michel, mange-moi ces beignets et bois ce jus de gingembre ! Quand on te donne une chèvre, est-ce qu'il faut se plaindre si elle a la carie dentaire ?

Madame Mutombo et ma mère font le com-

merce ensemble. Elles achètent des arachides en gros qu'elles vont vendre au détail au Grand Marché. Je les vois chez nous ou chez les Mutombo en train de compter l'argent qu'elles ont gagné et de se partager les bénéfices moitié-moitié. Ce que les capitalistes ne sont même pas capables de faire.

Je pense souvent à ce jour où Caroline avait décidé qu'elle et moi on était maintenant mariés. C'était un dimanche après-midi, mes parents n'étaient pas à la maison. Alors que je ne l'attendais pas, Caroline est arrivée avec un petit sac en plastique dans lequel il y avait beaucoup de choses :

— Michel, j'en ai marre d'attendre quand on sera grands, aujourd'hui on va se marier.

On est allés derrière notre maison, on a monté une petite tente avec des branches de manguier et les pagnes de ma mère qu'elle avait lavés et mis dehors pour sécher au soleil. C'était notre maison à nous deux.

Comme monsieur Mutombo fabrique toujours de belles poupées pour sa fille, Caroline en avait deux avec elle ce jour-là. D'après elle, ces poupées étaient nos enfants à nous et on les a installées sur une planche pour qu'elles jouent entre elles. Caroline s'est mise à préparer de la nourriture avec de fausses assiettes et de fausses cuillères : des pots de margarine vides et des bâtonnets.

Après quelques minutes, elle m'a annoncé que la nourriture était prête :

— On va bientôt passer à table, mon mari.

Elle a dit ensuite qu'il fallait d'abord faire manger nos deux bébés parce qu'ils avaient très faim et n'arrêtaient pas de pleurer. Mais on devait avant tout leur donner un bain. Moi j'ai lavé le garçon, Caroline a lavé la fille parce que le garçon quand il est nu il est comme moi, et la fille quand elle est nue elle est comme Caroline, donc c'est normal que ce soit elle qui lave la fille et moi qui lave le garçon. Après leur bain, on leur a mis des bavoirs pour que la nourriture ne tache pas leurs vêtements et on leur a donné à manger.

Quelques minutes plus tard, Caroline s'est retournée vers moi :

— Voilà, ils ont bien mangé, en plus ils ont roté !

On les a bercés, puis on les a couchés, et nous-mêmes on a fait comme si on était en train de manger. On discutait en copiant les gestes des grandes personnes. Je touchais les cheveux de Caroline, elle me touchait le menton. C'est surtout elle qui parlait beaucoup. Moi j'écoutais, je faisais oui de la tête. On riait beaucoup, et quand moi je ne riais pas elle n'était pas contente. Donc je riais même lorsqu'il ne fallait pas rire.

J'ai constaté qu'elle était devenue triste tout à coup.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? je lui ai demandé.

— Michel, j'ai peur.

— De quoi ?

— J'ai peur pour nos enfants. Il faut qu'on garde un peu d'argent à la banque pour eux quand ils seront grands, sinon ils seront malheureux.

— C'est vrai, tu as raison...

— Est-ce que tu sais que s'ils sont malheureux l'État va les prendre pour les mettre là où on met les orphelins qui vont finir comme les bandits du Grand Marché?

— Ah non, il ne faut pas qu'ils soient des bandits du Grand Marché sinon on les mettra en prison et nous on sera malheureux toute notre vie.

— Il faut aussi qu'on achète une belle voiture rouge avec cinq places et qu'on devienne plus riches que le président de la République.

— Compte sur moi, on achètera notre voiture rouge à cinq places dans la compagnie de mon oncle, il nous fera un prix de famille. Je suis son neveu direct!

— Et combien ça coûte une voiture rouge comme ça, avec cinq places?

— Je demanderai à mon oncle.

Elle m'a tendu un bâtonnet et un petit verre vide :

— Tiens, fume ta pipe sinon ça va s'éteindre. Bois aussi ton alcool de maïs.

J'ai fait semblant de fumer la pipe et de boire mon verre d'alcool de maïs.

Elle a pris ma main :

— Michel, est-ce que tu sais que je t'aime?

Je n'ai pas répondu, c'est la première fois que j'entendais quelqu'un me dire «je t'aime». En plus sa voix n'était plus comme avant et elle me regardait, elle attendait de moi que je dise quelque chose à ce moment-là. Qu'est-ce que j'allais dire, moi? Si je restais silencieux, c'est parce que je me sentais très léger comme si j'allais m'envoler vers le ciel.

Mes oreilles chauffaient, mon cœur battait si fort que je croyais que Caroline l'entendait.

Très déçue, elle a relâché ma main :

— Vraiment, toi tu ne comprends rien ! Quand une femme te dit « je t'aime », il faut que toi tu répondes « moi aussi je t'aime », c'est comme ça que les grandes personnes répondent.

Alors j'ai répondu comme les grandes personnes :

— Moi aussi je t'aime.

— C'est vrai ça ?

— Oui, c'est vrai.

— Jure !

— Je jure.

— Et tu m'aimes comment, alors ?

— Il faut que je dise comment ?

— Oui, Michel, il faut que je sache comment tu m'aimes sinon qu'est-ce que moi je vais penser ? Je vais penser que tu ne m'aimes pas, et je vais avoir mal au cœur tout le temps. Or je veux pas avoir mal au cœur tout le temps parce que ma mère dit que ça fait vieillir les femmes, et si ma mère a vieilli c'est parce que mon père ne lui a jamais dit COMMENT il l'aimait. Moi j'ai peur de vieillir. Je veux pas vieillir sinon un jour tu vas me dire que je ne suis plus belle et tu vas changer de femme...

On a entendu soudain un avion qui passait. Et c'est là que j'ai enfin dit :

— Je t'aime comme l'avion qui passe en ce moment...

— Non, c'est pas ça qu'il faut dire ! Moi je veux que tu m'aimes plus que l'avion parce que l'avion c'est pour tout le monde, c'est pour les gens qui vont en France et qui ne reviennent plus ici.

Et elle a pleuré pour de vrai alors que jusque-là moi je croyais qu'on jouait. Ça m'a aussi donné envie de pleurer, mais Lounès m'a déjà raconté que les hommes ne doivent pas pleurer devant les femmes sinon elles risquent de dire qu'on est des faibles. J'ai donc pleuré au fond de moi.

— Tu n'as toujours rien compris, Michel! Moi je veux que tu m'aimes comme la voiture rouge qui a cinq places et qui sera notre voiture à nous deux, à nos deux enfants et à notre petit chien qui sera tout blanc.

— Oui, je t'aime comme une voiture rouge à cinq places.

Là, elle était maintenant heureuse, elle m'a encore touché le menton, moi j'ai encore touché ses cheveux avant d'essuyer ses larmes. Lorsqu'elle a essayé de m'embrasser sur la bouche j'ai vite reculé on dirait que c'est un serpent qui allait me mordre.

— Tu as donc peur de moi, hein?

— Non.

— Si!

— Non...

— Alors pourquoi tu recules quand je veux t'embrasser sur la bouche comme dans les films des Blancs?

— La bouche c'est pour quand on sera vraiment mariés, avec les témoins qu'on va choisir et nos parents.

— Et qui sera ton témoin à toi?

— Ton frère.

— Moi, ça sera Léontine, qui est aussi ma meilleure amie.

Elle était si contente qu'elle m'a servi un autre

verre d'alcool de maïs. Et comme elle voyait que je devenais silencieux, elle a ajouté :

— C'est normal que tu ne parles plus, tu es fatigué comme tous les hommes quand ils reviennent du travail. Je vais laver les assiettes, et après on va dormir.

Elle m'a tourné le dos, a fait semblant de laver les assiettes en frottant les pots de margarine vides. Elle m'a dit de continuer, pendant ce temps, de boire mon verre d'alcool de maïs et de fumer ma pipe.

Elle a compté jusqu'à vingt :

— Voilà, c'est fini, j'ai tout lavé ! Je vais fermer la porte de la maison et je vais éteindre la lumière, viens avec moi au lit, n'aie pas peur.

Pour éteindre la lumière, elle a appuyé sur un bouton que moi je devais imaginer.

— Ça y est, la lumière est éteinte !

Elle s'est mise au milieu de la tente, s'est couchée sur le dos et a fermé les yeux. Je me suis dit : Elle va dormir pour de vrai, moi j'ai pas envie de dormir en plein jour. En plus, si mes parents nous trouvent en train de dormir, je ne sais pas ce qu'ils vont penser de tout ça. Je dois filer, oui, il faut que je m'échappe d'ici.

Au moment où j'allais me lever pour quitter la tente, elle m'a attrapé par la main :

— Viens sur moi et ferme bien les yeux, c'est comme ça que les grandes personnes elles font.

Maman Pauline va dans la chambre, je la suis. Elle revient au salon, je reviens avec elle. Elle est devant le miroir, je suis derrière elle. Elle met du rouge à lèvres, de la poudre sur son visage, je fais les mêmes gestes mais sans rien mettre parce que ces choses-là c'est pour les femmes seulement et il paraît que si les garçons les mettent ça veut dire que c'est foutu pour eux, que quelque chose ne va pas bien dans leur cerveau.

Elle a attaché un foulard en pagne sur la tête, moi je porte un chapeau aux couleurs de notre équipe de football, vert, jaune et rouge. Elle prend son sac à main, cherche partout les clés de la maison. Moi je les vois d'ici, mais elle, elle cherche, elle cherche encore et finit par les retrouver sur l'armoire.

Je ne suis plus du tout tranquille. Je ne veux pas que maman Pauline sorte alors que papa Roger n'est pas là. C'est vrai que mon père n'a pas dormi hier à la maison. Il dort un jour chez nous, un autre jour chez maman Martine. Le lundi il est chez nous, le mardi il est chez maman Martine qui habite au quartier Savon, pas loin de mon oncle.

Et toute la semaine papa Roger fait des allers-retours entre ses deux femmes on dirait que c'est lui le facteur qu'on voit dans les rues du quartier Trois-Cents. Or dans une semaine il n'y a que sept jours et non huit, donc papa Roger ne peut pas diviser la semaine en deux même s'il est fort en arithmétique. Il a trouvé la solution à son problème : il dort un dimanche chez nous et le dimanche d'après chez maman Martine. C'est pour ça qu'il n'est pas à la maison aujourd'hui.

Je ne suis jamais de bonne humeur quand maman Pauline se fait belle. Je la regarde une fois de plus avec ses cheveux que Caroline a tressés. Elle a mis ses talons-dames orange, une camisole en pagne de la même couleur que son foulard et un pantalon orange. Je n'aime pas quand elle met des pantalons orange qui brillent et qui lui serrent trop les jambes et le derrière. Dès qu'elle les porte, les hommes ne font plus que la regarder marcher et siffler après elle. Moi je me demande ce qu'ils ont comme idée dans leur tête et pourquoi ils ne font que regarder maman Pauline alors qu'il y a d'autres femmes qui marchent dehors avec des pantalons orange qui brillent, qui serrent leurs jambes et leur derrière. Il m'arrive même de prendre une pierre, de viser un type qui siffle ma mère. Elle s'arrête de marcher, se retourne vers moi et hurle :

— Tu es fou ou quoi, hein ? Si c'est comme ça, tu ne marcheras plus avec moi dehors ! Je n'aime pas les sauvages ! Opium du peuple !

Pourquoi elle ne m'a pas dit qu'elle allait sortir en fin de matinée, hein ? Je ne sais pas où elle va.

Je ne sais pas si les gens du dehors vont l'attraper au bout de l'avenue de l'Indépendance ou dans un bar. D'après Lounès, il y a dans notre quartier des hommes très méchants qui sont debout au coin de l'avenue de l'Indépendance et qui attendent que les femmes passent pour leur lancer des choses pas du tout gentilles ou les forcer à boire une bière dans un bar où c'est sombre à l'intérieur, puis de danser la rumba de Tabu Ley ou de Franco Luambo-Makiadi et de finir dans une chambre où ils vont faire beaucoup de choses. Moi je ne vois pas maman Pauline danser avec un autre homme que papa Roger. Moi je ne vois pas maman Pauline aller dans une chambre et faire beaucoup de choses avec un autre homme que papa Roger. Je ne peux pas supporter ça. Non. D'ailleurs je me souviens qu'une fois j'ai puni comme il faut un monsieur qui discutait trop avec ma mère. Lounès m'avait donné le secret qui l'aidait à protéger madame Mutombo contre les méchants qui regardent trop les femmes et qui sifflent derrière comme s'ils appelaient un taxi-brousse dans la rue.

Il m'avait alors dit :

— Michel, je te jure que si tu mets du sucre dans le réservoir d'une mobylette, eh bien elle va tomber en panne et elle ne va plus démarrer. J'ai déjà fait ça, et c'était très marrant. Depuis ce jour-là, le monsieur n'embête plus ma mère !

Au début j'ai pensé : Il me raconte n'importe quoi. Comment le sucre peut mettre en panne une mobylette ? Le sucre c'est bon, tout le monde aime ça, donc les mobylettes aussi aiment ça. Et la mobylette va tellement aimer ça qu'elle va vite démarrer et rouler à plus de deux cents kilomètres à l'heure.

Alain Mabanckou

Demain j'aurai vingt ans

Préface inédite de J.M.G. Le Clézio

Pointe-Noire, fin des années 1970. Michel, un garçon d'une dizaine d'années, fait l'apprentissage de la vie, de l'amitié et de l'amour, dans le chaos apparent d'un Congo sous gouvernement marxiste. Les épisodes d'une chronique familiale truculente se succèdent, avec ses situations burlesques et ses personnages hauts en couleur : le père adoptif de Michel, réceptionniste à l'hôtel Victory Palace ; maman Pauline, qui a parfois du mal à éduquer son turbulent fils unique ; l'oncle René, riche et néanmoins opportunément communiste ; l'ami Lounès, dont la sœur Caroline provoque chez Michel un furieux remue-ménage d'hormones...

Alain Mabanckou nous offre une *Vie devant soi* à l'africaine. Il prête à son narrateur une langue réjouissante dont la fausse naïveté fait merveille.

« Gageons que le petit Michel rejoindra durablement, dans notre mémoire romanesque, le Holden Caulfield de *L'attrape-cœurs*, de J. D. Salinger, ou l'inoubliable Mille Milles du *Nez qui voque*, de Réjean Ducharme. »

J. M. G. Le Clézio



Demain j'aurai vingt ans Alain Mabanckou

Couverture : Photo © Lebon Zed.

Cette édition électronique du livre
Demain j'aurai vingt ans d'Alain Mabanckou
a été réalisée le 17 novembre 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070446230 - Numéro d'édition : 238922).

Code Sodis : N51617 – ISBN : 9782072463624
Numéro d'édition : 238924.